LIII° ANNÉE — N° 5 JUILLET-AOUT 1948

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LE LOTUS BLEU

fondé par

H.P. BLAVATSKY



SOMMAIRE

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES 4, SQUARE RAPP. PARIS-VII°

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE POURSUIT LES BUTS SUIVANTS :

1. FORMER UN NOYAU D'UNE FRATERNITÉ UNIVERSELLE DANS L'HUMANITÉ, SANS DISTINCTION DE SEXE, DE RACE, DE RANG OU DE CROYANCE.
2. ENCOURAGER L'ÉTUDE COMPARÉE DES RELIGIONS, DES PHILOSOPHIES ET DES SCIENCES.
3. ÉTUDIER LES LOIS INEXPLIQUÉES DE LA NATURE ET LES POSSIBILITÉS LATENTES EN L'HOMME.

LE SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE DE FRANCE ET CELUI DE TOUTES SES ACTIVITÉS EST

4, SQUARE RAPP, A PARIS (VIIe)

BIBLIOTHÈQUE

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA S.T. DE FRANCE EST OUVERTE AU PUBLIC LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI DE 14 HEURES A 17 HEURES.
LA LIBRAIRIE EST OUVERTE EN SEMAINE, DE 9 H. 30 A 12 HEURES ET DE 14 A 18 HEURES.



LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LA REVUE THÉOSOPHIQUE « LE LOTUS BLEU », FONDÉE EN 1887 PAR H.-P. BLAVATSKY, EST PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE DE FRANCE. NÉANMOINS, CETTE REVUE EST ET ENTEND RESTER UN INSTRUMENT DE TRAVAIL GROUPANT EN COLLABORATION DES TRAVAILLEURS APPARTENANT OU NON A LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE, ET CELA DANS UN MUTUEL RESPECT DES OPINIONS DE CHACUN.
EN CONSÉQUENCE, LES AUTEURS DES ARTICLES PUBLIÉS PAR LA REVUE SONT SEULS RESPONSABLES DES OPINIONS QU'ILS ÉMETTENT ET LA PARUTION DE LEURS ARTICLES DANS LA REVUE NE SAURAIT ATTEINDRE L'INDÉPENDANCE DE LEURS OPINIONS VIS-A-VIS DE CELLES QUE PROFESSE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE, ET RÉCIPROQUEMENT.

ABONNEMENTS ANNUELS

France et Colonies ..... 300 francs
Etranger .... 350 francs
Prix de ce numéro ..... 35 francs

Editions ADYAR, 4, square Rapp, Paris (7e) — C.C.P. 4207-47

Le Lotus Bleu paraît le 27 de chaque mois, sauf en Août.

LIII° Année. Juillet-Août 1948 N° 5

LA REVUE THÉOSOPHIQUE
LE LOTUS BLEU
fondé par H.-P. BLAVATSKY

La manière de vivre (1)

Le monde dans lequel nous vivons est fait d'individus, et sans l'individu la société n'existerait pas. Les problèmes mondiaux sont les problèmes des relations d'homme à homme. Ainsi, le problème de l'individu est-il le problème du monde. Le monde est uniquement l'individu dans ses relations avec les autres, basées sur ce qu'il est lui-même.

L'individu est le produit d'un processus mondial total; ce n'est pas une force séparative; son être n'est pas fondé sur l'antagonisme. Ce qui affecte l'individu affecte profondément le monde; il n'y a pas séparation; la régénération de l'individu est immédiatement et totalement réfléchie dans la transformation du monde.

Sans la régénération de l'individu, il ne peut y avoir de révolution fondamentale et continue. Si l'on ne fait à la base la révolution des valeurs, un ordre véritable et durable n'est pas possible.

Il nous incombe de faire surgir cette révolution. C'est une révolution dans les sentiments et les pensées et, par conséquent, dans les actes. Les trois choses ne sont pas séparées, elles forment un processus unitaire. Elles sont reliées entre elles et indépendantes.

(1) Causerie radiophonique donnée à Bombay, le 6 mars 1948.

Lorsque nous aurons établi dans nos propres vies l'ordre et la paix, ce qui consiste à comprendre dans quelle confusion se déroule notre existence, c'est alors seulement que pourra s'établir le Réel. Seul le Réel peut apporter le bonheur. Sans la compréhension du Réel, tout ce que nous ferons ne peut conduire qu'à plus de désastres et de misère.

Vous, l'individu, êtes plus important que tout système religieux ou social. Les systèmes empêchent l'homme de résoudre ses problèmes. Les systèmes sont devenus d'une signification plus urgente que la souffrance de l'homme. Des plans d'action détruisent la liberté humaine et conduisent l'homme à la confusion et à la peine. Ce n'est que dans la compréhension de ce qui est du présent, de l'actuel, qu'existe une possibilité de le transformer. Le monde ne peut être changé que dans le présent, non dans le futur, maintenant et non dans les jours qui viennent.

Si nous considérons les systèmes, qui sont des plans d'action, nous créons nécessairement des chefs et des gourous qui nous éloignent du problème central de notre propre souffrance. La souffrance ne peut être vaincue par aucune croyance ni au moyen d'aucun plan d'action. Aucun chef, politique ou religieux, ne peut créer en nous l'ordre et la paix. Chacun de nous doit réaliser la confusion et la peine qui est en nous et que nous projetons dans le monde. Cette projection est la société avec ses violences et ses dégradations.

Nous souffrons à différents niveaux de notre conscience physique et psychologique. Cette souffrance prend des formes différentes en chacun de nous; mais défions-nous de la dissemblance et ne nous occupons que de ce qui est similaire.

Il y a le chaos économique entraîné par une surélévation des valeurs des sens. Nous essayons de le résoudre en accentuant davantage encore cette valeur par l'accroissement de la production. Nous cherchons notre plus grande satisfaction dans la machine et, par là,

donnons plus d'importance aux choses, à la propriété, au nom et à la caste. Regardons en nous-mêmes et autour de nous; nous voyons que la propriété, le nom et la caste sont devenus d'une importance extraordinaire et, comme ils ont assumé une valeur prédominante dans nos vies, ils amènent inévitablement des conflits d'homme à homme. Nous utilisons les choses fabriquées par les mains ou construites par l'esprit comme moyen d'échapper à notre conflit psychologique et à notre détresse.

Ainsi, un simple réarrangement des choses suivant un plan d'action quelconque, qu'il soit d'extrême gauche ou d'extrême droite, aura peu de signification s'il ne s'y ajoute pas la compréhension de la confusion et de la misère psychologiques dans lesquelles chacun vit.

Ainsi, il faut insister sur le conflit dans l'individu et non sur quelque système religieux ou économique. Il ne sert à rien d'essayer sans cesse d'amener l'ordre et la paix dans l'existence extérieure, puisque l'existence intérieure, psychologique, dominera toujours l'extérieure, si bien organisée, si habilement construite soit-elle.

Comprendre ce conflit psychologique en nous est de la plus grande importance. Il se manifeste dans nos relations avec les choses, les gens et les idées. Ce sont ces fausses relations qui causent la souffrance. Et amener enfin des rapports vrais, c'est la tâche de chacun de nous qui essayons de mettre fin à cet effrayant chaos, à cette agonie du monde.

L'on ne peut s'isoler du monde; vivre, c'est se trouver en rapport avec d'autres. Si nous ne comprenons pas ces rapports, toute véritable action est impossible, car ce que nous appelons action est un simple mouvement dans le cadre d'une idéologie. Un tel mouvement doit forcément créer un peu plus de peine et de souffrance. Les relations sont une communion et cette communion ne peut exister quand il y a un processus d'isolation de

soi. Dans nos relations avec les autres, chacun de nous cherche uniquement la sécurité et le confort aux différents niveaux de son existence. La recherche de notre propre satisfaction au moyen des choses, des gens et des idées entraîne l'isolement, mur de clôture de nous-même, qui empêche cette communion que devraient être nos rapports avec les autres.

Nous croyons avoir des rapports avec eux, mais tout ce que nous faisons c'est de regarder par dessus le mur de notre isolement; nous demeurons toujours enclos dans ces murs et par là nous amenons de plus grands conflits, de plus grandes souffrances. Les rapports à travers cet isolement conduisent inévitablement à la cruauté et à la peur.

Mais les relations ne sont pas forcément un acte dans l'isolement. Elles peuvent et doivent être un processus de révélation de soi qui est la compréhension de nous-mêmes. Cette connaissance de soi-même qui naît des relations avec les autres, ne se trouve dans aucun livre; aucun chef, aucun gourou ne l'enseigne. Vous ne vous tournez vers eux que pour éviter simplement l'action immédiate. Il est donc très important de comprendre la fonction de nos rapports avec les choses, avec les gens et avec les idées. La souffrance naît lorsque ces rapports, au lieu d'être une action de révélation de soi, deviennent un mouvement qui nous enferme en nous-même.

Ainsi, lorsqu'il y a souffrance, nous devons essayer de chercher sa solution la plus simple. Nous devons examiner nos rapports avec les autres, qui sont la première cause de cette souffrance. La peine est l'effet de nos fausses intentions dans nos rapports avec autrui. Lorsque nous cherchons dans ces rapports un moyen de satisfaction, d'évasion ou de sécurité personnelles, alors nous approchons les autres pour un certain motif et dans cette approche il y a violence. C'est à cause de cette violence dans nos rapports qu'il y a violence dans le monde.

L'idéal de la non-violence, c'est de fuir la compréhension de la violence. L'idéaliste qui cherche à être non violent évite par là même la transformation fondamentale de la violence. La non-violence est simplement une idée, ce qui est action est violence. La violence peut être comprise et transformée, mais seulement lorsque l'idéal fictif est écarté. L'opposé devient un obstacle à la compréhension de ce qui est. L'opposé de la violence est lui-même violence; il n'est jamais amour; l'amour est sa propre Eternité. L'idéaliste qui est à la poursuite de l'opposé ne peut jamais connaître cet amour. Il est à jamais préoccupé de devenir non violent, ce qui est toujours une expression du soi, qu'elle soit positive ou négative, qu'elle affirme ou qu'elle nie. Il nous faut abandonner l'idéal pour résoudre le problème de la souffrance. La connaissance, qui est un simple jeu de la mémoire, doit être mise de côté parce que le présent ne peut être saisi à travers le passé; mais le passé ne peut être compris que dans le présent. Le problème de la violence ne peut être résolu par la pensée, parce que la racine de la pensée est la même que celle de la violence. Ce n'est qu'avec la cessation du processus de la pensée que finira la violence. Le processus de la pensée cesse quand celle-ci est alerte tout en demeurant avertie et vigilante. Dans cette conscience éveillée, il n'y a ni condamnation, ni justification, mais la compréhension totale de ce qui est. Cette cessation de pensée est l'Etre et l'Etre est toujours créateur. Alors seulement existe la Réalité dont il nous faut découvrir la béatitude.

La violence à travers le monde ne peut être vaincue par aucun plan d'action, qu'il soit de gauche ou de droite. La violence est le symptôme d'un vide intérieur que ni violence, ni non-violence ne peuvent combler, car la lutte même pour combler ce vide conduit à d'autres violences. Pour être libérés de la violence, il nous faut comprendre ce vide. Pour que nous comprenions ce vide, il faut que cesse la distraction qui n'est qu'une fuite. La cessation de la distraction amène la solitude

et non l'isolement. La solitude est la libération de la croyance en la forme, la libération de toutes les entraves qui encombrent notre vie. Dans cette liberté, la seule Réalité vient à Etre.

Ce n'est par la suppression d'aucune chose, ni de la haine, ni de la violence, que naît l'amour. Seul le saura celui qui est averti de la violence, qui ne s'en est pas détourné et ne l'a pas camouflée sous un idéal qui, lui-même, est encore violence, à la fois dans son intention et dans son résultat.

L'amour n'est pas le but, le terme éloigné de quelque épuisant sentier; il est caché dans l'acceptation de l'effectif et par là du Réel. Dans l'amour de la vie est la Vérité. La Vérité seule peut nous rendre libres et dans la libération seule peut exister l'amour.

Cette libération n'est pas l'indépendance qui est tout simplement l'isolement. Cette libération ne connaît pas les frontières marquées par l'homme. C'est la libération de l'esprit, née d'une compatissante compréhension. Cette libération est toujours individuelle ; elle n'est jamais politique ou économique. Elle est toujours le fruit d'une découverte intérieure. Nul ne peut l'accorder et elle n'est pas non plus le fruit d'un combat. Elle vient à l'être silencieusement et rapidement, quand l'esprit est alertement mais passivement conscient de ses propres limitations.

Seule cette libération peut renouveler le monde. Ceux-là seulement en qui elle est née sont véritablement des non-violents parce qu'ils sont sans violence devant la Vérité. Ils sont les plus grands révolutionnaires de la révolution qu'apporte le Réel.

J. KRISHNAMURTI.

SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

Le matérialisme est antiscientifique

I

La querelle du Spiritualisme n'est plus aujourd'hui ce qu'elle n'avait cessé d'être depuis ses plus lointaines origines jusqu'à un passé encore récent, une controverse intellectuelle, un thème propice aux tournois d'idées et souvent une simple joute de mots. Elle est passée dans le domaine positif et pratique des faits; de problème spéculatif, sans influence réelle sur le cours des existences privées ni (en dehors des religions) sur les politiques nationales et internationales des peuples, elle est devenue un problème d'importance urgente et vitale pour l'Humanité, je ne dirai pas dans son avenir, mais pour sa survie dans le présent.

Faisons le point de la querelle en cette année 1947. Force nous est de reconnaître que le matérialisme a triomphé. Momentanément? Gardons-en l'espoir, sans nous dissimuler cependant que ce triomphe peut être définitif. C'est une question de « lutte contre la montre », une question de temps. En effet, si le réveil spiritualiste ne s'effectue pas avec la promptitude nécessaire, si l'oscillation cyclique qui abaisse et soulève alternativement la Pensée humaine d'un pôle à l'autre ne s'amorce pas suffisamment tôt dans le sens du Spiritualisme, le triomphe du Matérialisme sera définitif parce qu'il marquera le point final de l'évolution de notre race, parce qu'il ne restera plus d'êtres pensants

susceptibles de reprendre et de poursuivre la controverse. C'est donc bien un problème vital, au sens le plus réaliste du mot.

La dernière, *en date*, grande victoire du Matérialisme, nous la connaissons parce que nous en avons été les témoins et que nous en sommes les survivants : c'est la guerre mondiale commencée en 1947. Rendons-nous compte du péril que nous avons couru; ce fut une question de mois, peut-être de jours et d'heures, qu'il ne restât plus d'hommes sur la Terre pour en conter l'histoire.

Si les recherches ultra-scientifiques des moyens de destruction en masse avaient été un peu plus avancées, si surtout leur avance avait atteint simultanément le même niveau chez les grands peuples impliqués dans la mêlée, à l'anéantissement de Hiroshima aurait répondu celui de San-Francisco, à l'anéantissement de Nagasaki aurait répondu celui de Chicago; Tokio aurait payé pour Chicago, Washington aurait payé pour Tokio. Des nuages radio-actifs aux émanations mortelles auraient erré à la dérive dans le ciel, balayant au passage toute vie humaine, animale et végétale des plaines de Russie et d'Allemagne, des plaines et des monts de France et d'Angleterre... Pendant des mois, des années, chassés par les vents, ils auraient poursuivi leur course incontrôlable jusqu'à l'extinction complète du moindre souffle vivant dans tous les recoins du globe.

Qu'on ne dise pas que j'exagère. L'instinct de la survie, de la survie à tout prix, était devenu à ce point exaspéré qu'il avait aboli toute considération morale, que chacun des peuples en conflit était prêt à aller, s'il le fallait, jusqu'à la destruction totale de l'adversaire; et si la lutte avait été égale de part et d'autre, elle aurait fini comme ces duels de cerfs dont on trouve parfois, dans une clairière, les cadavres aux ramures étroitement emmêlées dans le spasme d'une agonie commune. Le Matérialisme aurait bien eu, cette fois, le dernier mot dans sa querelle millénaire avec le Spiritualisme. N'est-ce ajourné qu'à demain?

Notez bien qu'en parlant de victoire du Matérialisme, je n'entends parler de la victoire historique d'aucun peuple ou groupe de peuples en particulier; dans une crise de cette ampleur, les peuples ne jouent qu'un rôle de pions sur un échiquier.

La victoire du Matérialisme n'a donc pas été complète, puisque nous sommes encore là, vous pour me lire moi pour écrire. Elle a cependant été partielle puisqu'elle a fait rétrograder la condition humaine à la précarité de la condition animale. Alors que les progrès d'une science sans spiritualité mettent, *théoriquement,* à notre disposition tous les moyens matériels de mener une vie stable, confortable et digne avec les loisirs suffisants pour nous livrer aux travaux intéressés de l'esprit, la Faim et la Peur enserrent le Monde dans une emprise aussi implacable qu'à l'âge des cavernes. La vie humaine est devenue aussi précaire qu'aux temps où chacun devait se tenir prêt à la défendre contre les assauts de l'ours géant ou du tigre aux dents en lames de sabre; si les données du problème ont changé, sa formule algébrique reste la même. Les plus hautes facultés de la pensée sont absorbées et ravalées à un niveau bestial par des préoccupations d'ordre sordide. Le Matérialisme triomphe encore, par l'extinction, de l'Esprit.

⁂

Il est invraisemblable, dira-t-on, qu'une controverse philosophique dont l'homme de la rue connaît à peine les termes et dont il se soucie peu, soit responsable de pareils résultats; affirmation gratuite, qui ne repose sur rien.

Précisément, cette responsabilité se dégage de l'observation impartiale des faits historiques du temps présent, et il suffit d'un peu de réflexion pour la mettre en lumière.

La querelle du Spiritualisme et du Matérialisme a cessé d'être ce qu'elle avait été dès son origine et pen-

dant des siècles, une querelle d'Idées. Il ne s'agit plus de démontrer par des arguments qui avait raison de Platon ou de Théocrite; et d'ailleurs, qui lit aujourd'hui Platon et Théocrite à l'exception de candidats à des titres universitaires? Elle est passée dans le domaine des *faits*.

Sur une très grande échelle et à part, heureusement, quelques exceptions, le Matérialisme a cessé d'être une doctrine, une idéologie, pour devenir une déformation constitutionnelle de l'Esprit; je dirai du « cerveau » pour faire plaisir aux matérialistes en adoptant momentanément leur langage. C'est en ce fait que réside la véritable raison de son succès.

L'idéologie matérialiste, qui a commencé à la fin du XVII[e] siècle à se diffuser, à se vulgariser (au sens impliqué par le terme *vulgarisation* scientifique), s'est comportée vis-à-vis de notre « machine à penser » comme ces ultra-virus qui, en s'infiltrant dans des tissus sains, les transforment peu à peu en tumeurs. De la surface éclairée de la Conscience psychologique le virus a pénétré dans les couches profondes et obscures du Subconscient. Par ce processus le Matérialisme est devenu un réflexe, un instinct acquis aussi puissant et aussi incontrôlable que le sont les instincts naturels. A de rares exceptions près tout le monde pense *matérialiste*, agit *matérialiste*, même quand on se réclame, de mauvaise ou de bonne foi, d'une idéologie classée comme spiritualiste. La gravité du mal provient précisément de ce que sa véritable nature est méconnue.

Une fausse interprétation des progrès de la Science, répandue et entretenue à dessein par les matérialistes *doctrinaires*, a contribué dans une large mesure à la déformation de notre « machine à penser ». C'est une de ces conceptions dont la fausseté peut aisément être mise en évidence tant qu'elles demeurent dans le domaine lumineux de la Conscience, mais qui échappent à toute discussion, à tout examen rationnel une fois qu'elles ont pris racine dans le sous-sol du Subcons-

cient. Quand elles réapparaissent à la surface elles sont dès lors acceptées passivement comme des vérités premières, comme des axiomes si évidents qu'ils n'ont pas besoin d'être démontrés. De tels axiomes n'ont pas besoin d'être exprimés en termes d'idées; ils n'ont pas besoin de se concrétiser en formules claires et intelligibles, car ils traduisent en actes d'une manière immédiate, sans laisser au libre arbitre le temps de faire un choix raisonné.

Le plus communément répandu de ces pseudo-axiomes est qu'il ne peut y avoir de Science en dehors de la Matière et que, par conséquent, l'attitude mentale matérialiste est la seule scientifique. Seule, elle peut donner la certitude; dans le domaine de l'Esprit, en dehors de la Foi qui est irraisonnée et aveugle, il ne peut y avoir que spéculation, donc incertitude, toute preuve étant impossible. En fait, dans la pensée courante comme dans le langage courant, Science et Matérialisme sont devenus synonymes, même pour ceux qui se réclament encore ou croient pouvoir se réclamer d'une idéologie spiritualiste.

Or, il n'y a pas d'erreur plus flagrante, de plus contraire à la fois à la raison et aux faits, ni de plus dangereuse par ses conséquences non seulement dans le domaine moral, mais dans le domaine utilitaire et pratique.

II

A quel signe distinguerons-nous ce qui est scientifique de ce qui ne l'est pas? Au double caractère de : 1° conformité avec la *Raison* ; 2° conformité avec les *Faits*.

De ces deux conditions la conformité avec la Raison paraît être la plus nécessaire. Des propositions comme, par exemple : 2 et 3 font 7, ou : Je pense, donc je

n'existe pas, sont *absurdes* et, par conséquent, hors de la Science. Sur le plan des applications pratiques, on ne saurait considérer comme scientifique le projet d'un pont comportant une résistance x alors qu'il est destiné à supporter des convois d'un poids $x+z$. Il n'y a pas de désaccord possible sur ce point.

Cependant, il est indispensable de bien délimiter le domaine de la Raison, de ce qui est *rationnel* et de ce qui ne l'est pas. C'est lui donner une extension abusive que de déclarer *a priori*, comme on le fait fréquemment, *irrationnel* tout ce qui n'est pas conforme aux opinions généralement répandues, à nos habitudes d'esprit personnelles et trop souvent à nos intérêts ou à nos passions. C'est ce que faisait Lavoisier quand il niait l'existence des bolides par cet argument qu'il jugeait péremptoire : « Il n'y a pas de pierres tombées du Ciel parce qu'il n'y a pas de pierres dans le Ciel ».

Il suffit de parcourir les collections anciennes des Encyclopédies pour se rendre compte de l'entrave apportée par ces pseudo-raisonnements, par cette extension abusive du domaine de la Raison, au développement de la Science et de l'Industrie. Nous y trouverons, par exemple (avant 1870), la démonstration de la supériorité des canons se chargeant par la bouche sur les canons se chargeant par la culasse; plus tard, la démonstration de l'absence de tout avenir pour une invention nouvelle : la bicyclette. Nous pourrions allonger cette liste indéfiniment, mais nous nous contenterons encore, pour mémoire, de citer les chemins de fer qui étaient « bons seulement pour les petites distances », selon M. Thiers. Cette confusion entre ce qui n'est qu'une habitude mentale, personnelle ou collective, et la vraie Raison est à ce point commune, on pourrait dire naturelle, que l'esprit le mieux averti doit perpétuellement se défendre pour ne pas s'y laisser aller. Elle est comparable à la réaction mécanique d'une lame de ressort qu'on ploie et qui revient à sa position première. C'est une réaction plus physiologique qu'intel-

lectuelle, effet automatique d'un réflexe acquis d'autant plus impérieux que précisément la Raison n'a ni le temps ni l'occasion d'intervenir. En réalité, on est victime de cette forme d'illusion fort commune à l'esprit humain, qui réside dans l'inversion de la cause et de l'effet : on croit rejeter une idée *parce qu'elle est contraire à la Raison*, alors qu'en fait on la juge contraire à la Raison *parce qu'on la rejette.*

Faisons maintenant une observation qui a bien son importance. Très poussée, l'éducation scientifique a bien souvent pour effet non pas d'assouplir l'esprit, mais de le raidir dans l'attitude prise. C'est dans le *Dogmatisme*, équivalent de la « trempe » pour la lame du ressort. Ce sont généralement les Intellectuels et plus particulièrement leur élite, les « savants », qui condamnent sans appel et *a priori* comme irrationnel ce qui est contraire à leur formation mentale. Plus modeste, l'« Homme de la rue » se contente de le rejeter comme contraire au *Bon sens.*

Le *Bon sens* est le parent pauvre de la Raison. On appelle ainsi la faculté naturelle, variable en qualité comme en quantité selon les personnes, de juger de la justesse d'une idée ou d'une cause à première vue et sans passer par l'intermédiaire compliqué du raisonnement. C'est à proprement parler un instinct dont le caractère moins humain qu'animal est bien marqué par l'expression anglaise *Horse sense*, autrement dit la « Raison du cheval ».

Le Bon sens n'est pas une faculté simple et bien délimitée comme la Raison. C'est un « complexe » formé en partie par des éléments innés dont certains sont d'ordre affectifs comme ce qu'on appelle les « goûts »; d'autres d'ordre intellectuel, lignes de moindre résistance de la pensée sur lesquelles celle-ci s'engage d'elle-même comme l'eau sur la pente d'une rigole. D'autres éléments sont acquis par l'éducation du milieu familial et social, par celle des établissements d'instruction, par la suggestion constante de la presse, de la radio, etc.

Le Bon sens, qui appartient beaucoup plus au plan du Subconscient qu'à celui de la Pensée consciente, n'a — comme on voit — aucun caractère *scientifique*, et cela n'empêche pas qu'on y fasse fréquemment appel pour juger si une chose est scientifique ou si elle ne l'est pas.

Au Bon sens se joint fréquemment, dans un sens négatif, le sens ou sentiment du *Ridicule*.

Le Rire est un phénomène spontané, irréfléchi et involontaire, beaucoup plus physiologique que mental puisqu'il est lié à la manifestation physique d'un spasme. Le spasme est le phénomène primitif ; le sentiment, qui est le sentiment du Ridicule, est un phénomène secondaire.

Chez les primitifs et les enfants, le spasme et le sentiment s'accompagnent toujours, mais sous l'influence de la civilisation, il arrive que le spasme soit réprimé; cependant, il est alors sous-entendu, il subsiste à l'état potentiel de « rire intérieur ».

Or, nous sommes enclins d'instinct, selon notre degré d'éducation intellectuelle, à juger *a priori* soit comme irrationnel, soit comme contraire au Bon sens, ce qui nous porte à rire. C'est une illusion par inversion de cause et d'effet, analogue à celle que nous relevions tout à l'heure : nous croyons qu'une chose nous fait rire parce qu'elle est irrationnelle ou contraire au Bon sens; en réalité, nous la jugeons telle parce qu'elle nous fait rire.

L'intervention du Ridicule comme succédané négatif de la Raison (négatif parce qu'il est toujours destructif et jamais constructif), est particulièrement redoutable dans ses conséquences. On dit en France qu'il « tue », et c'est malheureusement vrai; mais il stérilise encore plus souvent par la peur qu'il inspire, et qui est à la base du *complexe d'infériorité*.

Les erreurs d'appréciation que nous venons de passer en revue ont toutes ce caractère commun d'être des processus mentaux apparentés à l'instinct inné ou acquis, indûment substitués à la Raison, mais qui n'ont

rien de commun avec elle. Ce sont du moins des erreurs de bonne foi. Or, il n'en est pas toujours ainsi, et il arrive fréquemment que les fausses Raisons qui usurpent la place de la vraie soient, plus ou moins déguisés et plus ou moins conscients, des *passions* ou des *intérêts*.

Passions individuelles ou passions collectives, intérêts personnels ou intérêts de clan, en donnant à ce mot son sens le plus large; le dépistage de ces ressorts secrets qui mettent en marche le mécanisme de la fausse Raison n'est pas toujours facile à faire.

***

Il importe, pour ne pas tomber dans ces causes d'erreurs, de bien préciser, de bien délimiter le domaine propre de la Raison, de ce qu'on pourrait appeler sa *juridiction* en termes de Droit.

Le monde de la Raison pure n'est pas celui des Faits, mais le monde des Idées. Un fait n'a pas à être rationnel ou irrationnel; la constatation de son existence est sa preuve suffisante et il n'a besoin d'aucune autre. La juridiction de la Raison s'exerce directement sur les Idées abstraites, c'est-à-dire dégagées des Faits. Ainsi, par exemple, dans la géométrie d'Euclide, les propriétés des triangles ne dérivent pas de l'observation de triangles existant en fait, mais de la conception idéale du triangle, construction de l'esprit indépendante de l'existence réelle ou de la non-existence de triangles dans la Nature. De même pour le cercle, le cube, la sphère, etc. Et il est parfaitement rationnel de construire une géométrie à quatre, cinq, six dimensions ou plus, bien que la limitation de nos perceptions ne nous permette jamais de constater l'existence de fait d'une quatrième, cinquième ou sixième dimensions.

Indirectement, la juridiction de la Raison s'étend aux faits dont l'existence est déjà constatée par l'établissement entre eux de *lois de relation* comme, par exem-

ple, la loi de *Causalité* et toutes celles qui en dérivent. Le caractère rationnel de ces lois n'est pas absolu, mais relatif, puisqu'il dépend d'un nombre limité de faits connus, dans la mesure où nous les connaissons. Le calcul de la vitesse accélérée d'un corps en chute est rationnel en tant qu'application de la loi générale de la Gravitation, mais il n'est nullement irrationnel de concevoir qu'il puisse exister, dans un espace qui nous serait inaccessible, un univers où les faits ne seraient pas soumis à la loi de gravitation.

La Raison peut encore, en partant de faits dûment constatés, déduire l'existence *probable* de faits qui échappent à la constatation directe, mais qui sont reliés aux premiers par un rapport de cause à effet. Ainsi, de l'ombre qui dépasse l'arête d'un mur, je déduirai la présence d'un homme derrière ce mur. Or, il ne serait nullement irrationnel de supposer que je me trompe, puisque la présence d'un mannequin (un épouvantail, par exemple) me donnerait la même impression.

Par son seul exercice, la Raison ne peut jamais donner la preuve certaine de l'existence ou de la non-existence d'un fait. Lorsque Le Verrier constata des anomalies apparentes dans les mouvements des planètes connues, il en déduisit l'existence infiniment probable d'une planète inconnue (Neptune); cependant, cette probabilité fut seulement enregistrée comme certitude la nuit où la présence réelle de l'astre fut reconnue dans le champ du télescope.

Il y a tous les degrés dans la probabilité. Lorsque les faits constatés sont insuffisants pour donner une probabilité assez approchée pour être considérée comme une quasi-certitude, quand surtout cette insuffisance se traduit par une probabilité sensiblement égale d'hypothèses diverses ou même contradictoires et également rationnelles, l'exercice de la raison est réduit à des *spéculations*. Partant de l'hypothèse de la sphéricité de la Terre, Christophe Colomb en avait déduit la possibilité d'atteindre les rives orientales de l'Asie en navi-

guant en ligne droite de l'est à l'ouest. Ce fut un continent inconnu qu'il découvrit, mais sa *spéculation* était parfaitement rationnelle. La constatation d'un fait nouveau avait donné une solution inattendue au problème.

Or, en l'état actuel des connaissances humaines, il subsiste un grand problème qui n'a pas encore été résolu, puisqu'on peut toujours soutenir *dialectiquement* le pour et le contre avec autant de vraisemblance logique : celui de l'existence ou de la non-existence d'un *monde spirituel qui doublerait* le monde dont nous croyons constater l'existence de fait par les perceptions de nos sens, le monde que nous appelons *matériel.* Sur le plan de la Raison pure, la solution affirmative et la solution négative sont également *rationnelles.*

Si, depuis des milliers d'années que les philosophes raisonnent, spéculent et opposent les arguments aux arguments, le problème n'a pas encore été résolu, c'est simplement parce qu'il ne peut pas l'être dialectiquement, car il échappe à la juridiction de la Raison : *c'est un problème de faits; il s'agit de savoir si, oui ou non, le Monde spirituel existe.*

Ce qui est irrationnel, c'est précisément de condamner comme irrationnelles, et par suite antiscientifiques, les doctrines spiritualistes. Et lorsque cette condamnation est émise, comme cela arrive parfois, par de hautes autorités du monde de la Science, on est en même temps surpris et peiné, en les supposant de bonne foi, de les voir manifester une semblable ignorance du sens des mots qu'elles emploient et une attitude mentale si peu scientifique, quelle que soit la renommée qu'elles aient acquise dans leur spécialité.

Il nous reste maintenant à voir, puisque la querelle du Spiritualisme et du Matérialisme ne peut être tranchée à la seule lumière de la Raison, comment elle se pose à la lumière des Faits.

C. KERNEÏZ.

**

De Nostradamus à l'Apocalypse

L'inquiétude inhérente à toutes les époques de guerres, si justifiée et universelle en nos temps troublés, est-elle à l'origine du regain d'actualité dont jouit actuellement le célèbre médecin de Charles IX? Ou bien, comme nous l'avons avancé, la partie principale de ses prophéties répondrait-elle à cette période de l'histoire qui s'étend de nos jours à ce *millenium* que la plupart des occultistes sont d'accord pour situer au voisinage immédiat de l'an 2000?

En tous cas, si l'Evangile de Saint Jean rapporte que la « pêche miraculeuse » fut de 153 noissons, chiffre qui est le total des 17 premiers nombres, il est curieux de constater que le Mage de Salon a assigné dans un quatrain des *Centuries*, un pontificat de 17 ans au pape Pie XI, mort en cette année 1939 qu'il a également désignée en chiffres, donc sans ambiguïté. Dans l'étude complète que nous avons publiée en 1938 (1), nous avions pu écrire, nous basant sur cette observation, que la mort de ce pape marquerait le grand bouleversement de l'Europe, prédiction que les événements ont remarquablement confirmée.

Or, il est intéressant de noter que le seul pontificat qui ait intéressé Nostradamus, à ce point de vue ésotérique, pour qu'il ait jugé bon d'en préciser à l'avance la durée, soit précisément celui-là. Partant de cette idée

---

(1) *Les Prophéties de Maistre Michel Nostradamus.* Expliquées et commentées. Traduction complète. Lettre à Cesar. Lettre à Henry Second. Centuries. En vente chez Adyar.

primordiale, on est amené à se demander si le livre des *Centuries*, compte tenu des quatrains vérifiés dans le passé, afin que l'œuvre ne cessant pas de susciter l'intérêt fut conservée, ne représenterait pas le parallèle historique étonnamment détaillé de l'*Apocalypse*. Et si, du même coup, cette date de 1939 en tournant la première page du livre mystérieux, ne préparerait pas, à travers les tribulations géantes de l'ère atomique, une sorte de rénovation de l'humanité vers une meilleure compréhension du Cosmos, vers plus de fraternité entre les peuples.

« *Le grand Moteur les siècles renouvelle* », II-46, répond à cet aperçu.

D'autre part, la division du monde en deux camps momentanément irréductibles, l'Orient et l'Occident, sur laquelle insiste Nostradamus, semble bien représenter ce point crucial de l'Histoire, dont nous constatons la pernicieuse réalité. Les efforts que fait en ce moment le peuple d'Israël pour recouvrer la Palestine n'est-il pas également significatif? Le développement accéléré des sciences qui conduit l'homme au secret même de la matière et bientôt sans doute de la vie elle-même, n'est-il pas enfin un argument supplémentaire de notre thèse? Comment apprécier la valeur du temps lorsque dix ans nous emportent plus loin qu'un millénaire de jadis... Notre époque n'est-elle pas plus éloignée de celle de Napoléon que cette dernière ne l'est du temps de Jules César?

Ainsi nous rejoignons dans l'ordre philosophique cette élasticité du Temps et même de l'Espace, puisque les distances ont été réduites du même coup, que le mathématicien Einstein décelait dans les lois de la mécanique universelle.

On sait que notre système d'interprétation de Nostradamus repose sur les racines latines et grecques pour ce qui est des noms simples et surtout de la tradition classique et ancienne des symboles qu'on rencontre dans la Bible ou dans la Mythologie. L'Humanisme du

XVIᵉ siècle, si développé alors, a fourni à notre prophète toute la matière nécessaire à voiler ses écrits et à leur donner une apparence extraordinairement barbare. En réalité, nous n'avons guère qu'à lire le texte en remplaçant les termes symboliques ou « figurés » comme il dit lui-même, par leur signification équivalente connue depuis la plus haute antiquité et enregistrée par l'histoire.

Et, de même que le langage courant s'exprime naturellement par images ou par comparaisons, de même Nostradamus écrit aussi en paraboles. Une situation historique du passé lui sert quelquefois tout entière à figurer une situation de l'avenir dont elle peut représenter les aspects. Ainsi pourra-t-on dire une fois de plus que l'Histoire recommence toujours.

Un des exemples le plus remarquable et le plus éclatant de ce mode d'occultation, que nous voulons donner ici et que nous avions posé dans nos éditions d'avant guerre, est tiré de la guerre du Péloponèse qu'en 400 av. J.-C. opposa Sparte à la démocratie athénienne. Notons en passant pour la suite, que cette guerre fut bientôt suivie d'une autre contre l'Empire macédonien.

Donc Sparte, qui cultive alors la race et la force brutale plus que l'esprit, qui crée des camps de travail en commun, qui supprime les enfants chétifs ou infirmes, envahit Athènes mal préparée à subir le choc, et occupe pour la première fois toute l'Attique. Elle oblige la vaincue à entrer dans son alliance, détruit le corps électoral et persécute les citoyens qui n'admettent pas le joug. Bien plus, il y a dans le pays les Sycophantes, délateurs de profession, qui payés par l'ennemi, dénoncent leurs compatriotes résistants. Mais le Gouvernement des Trente Tyrans à la solde de Sparte ne peut empêcher des citoyens de fuir à l'étranger. Parmi eux se trouve le général Thrasybule qui appelle les siens à la continuation de la lutte, depuis Thèbes qui lui a donné asile. Il devient le chef des dissidents, et les Trente ont beau le bannir, lui enlever sa nationalité d'Athénien, un jour

il débarquera, chassant l'ennemi et son gouvernement complice.

Qui ne reconnaît dans ce tableau les Nazis dans les Spartiates, la France dans Athènes, Londres dans Thèbes, le Gouvernement de Vichy dans les Trente Tyrans, et le général de Gaulle que Nostradamus appelle clairement le « *second* Thrasybule » ?

Pour nous qui avons fouillé ce point d'histoire en étudiant la fameuse *« Lettre à Henry Second »*, nous avons reconnu toute la situation telle qu'elle se présentait dès le 18 juin 1940, d'après la parabole choisie par Nostradamus.

Le maréchal Pétain emmené par les Allemands à Siegmaringen n'est-il pas désigné dans ce quatrain que nous avions traduit en bonne place :

Le vieux mocqué et privé de sa place
Par l'estranger qui le subornera. (IV-61.)

Comment ne pas lui appliquer le suivant, si précis?

Le neuf empire en désolation
Sera changé du pôle aquilonnaire
De la Sicile viendra l'émotion
Troubler l'emprise à Philip tributaire. (VIII-81.)

Le nouveau Reich sur le déclin verra son destin retourné par le Nord (la Russie). De la Sicile viendra l'émotion qui troublera l'emprise de l'ennemi sur Philippe qui lui payait tribut.

La collaboration et la résitance avait été traduite par nous dans les termes suivants d'après le quatrain I-34 :

L'oyseau de proie volant à la fenestre
Avant conflit fait aux Français parure
L'un bon tiendra, l'autre ambigu sinistre,
La partie faible tiendra par bon augure.

C'est-à-dire : « L'aigle germanique volant sur les frontières, avant la bataille, flattera les Français. Une partie du pays le croira sincère, l'autre considérera cela comme un mauvais présage, la plus faible *résistera* par bonheur. »

La triste situation de la France pendant l'occupation est désignée en ces termes :

En grand regret sera la gent gauloise
Cœur vain, léger, croira témérité :
Pain, sel, ne vin, eau, venin, ne cervoise
Plus grand captif, faim, froid nécessité. (VII-34.)

Le peuple français sera en grande décadence, sa vanité et sa légèreté seront téméraires; il manquera de tout, de pain, de sel, de vin, d'eau, de médicaments et de bière. Le grand pays sera captif, en proie à la faim, au froid, à la nécessité.

Quant à l'avenir immédiat, Nostradamus nous livre plus que ses craintes lorsqu'il écrit ce vers qui peut devenir brûlant d'actualité :

La paix s'approche d'un côté et la guerre. (IX-52.)

Il semble que l'O.N.U. doive venir siéger à Genève comme la défunte S.D.N. La Suisse et le lac Léman sont promis à de sévères événements militaires et même géologiques. Ce dernier fait est réellement imprévisible sans le concours des forces supranormales.

L'Italie va subir une révolution sanglante et une nouvelle invasion...

Changer le Siège près de Venise s'advance. (X-64.)

Le Saint-Siège sera changé par ceux qui viendront du côté de Venise.

C'est à ce moment-là qu'apparaîtra la comète sur laquelle insiste le Mage de Salon, parce que son passage coïncidera avec une conjoncture extraordinaire.

Durant l'estoille chevelue apparente
Les trois Grands Princes seront faits ennemis
Frappez du ciel, paix, terre trémulente,
Par, Tymbre undans, serpent sur le bord mis. (II-43.)

Ils seront frappés par le ciel, la terre tremblera.

Quand aura lieu ce tremblement de terre? Le 10 mai nous dit Nostradamus :

Sol vingt de Taurus, si fort terre trembler. (III-83.)
L'air, ciel et terre obscurcir et troubler.

Le Soleil est au 20e degré du Taureau le 10 mai. Et Michel de N.-D. ajoute :

Quand les colonnes de bois grande tremblée
D'Auster conduicte couverte de rubriche
Tout videra dehors grande assemblée
Trembler Vienne et le pays d'Autriche.

Quand les forêts (de l'Allemagne) seront secouées par le grand séisme, la conduite de l'Autriche étant recouverte de rouge, la grande assemblée sera violemment jetée dehors, la terre tremblera à Vienne et dans le pays autrichien.

Mais la France, dont Nostradamus est le prophète particulier, se maintiendra et, fidèle à sa mission civilisatrice — ne porte-t-elle pas dans les *Centuries* le nom d'*Infiny*, c'est-à-dire d'*Immortelle* qu'on lui a donné depuis et qu'ont employé Roosevelt et Churchill — redeviendra le champion de la rénovation du monde qui doit venir bientôt.

Avant de terminer, citons ce vers du quatrain VI-97 (page 188 de notre dixième et nouvelle édition) :

Cinq et quarante degrés ciel brûlera.

et rapprochons-en ces lignes de l'amiral Barjot parues en mars 1946 et reproduites entre autres par le *Journal de Genève* où nous les avons recopiées : « Le rayon d'action des machines américaines leur permet, partant du 45° de latitude Nord, d'atteindre au delà de la calotte polaire tout objectif situé sur l'autre face de la terre et sur le même parallèle. Or, toutes les richesses industrielles du globe sont concentrées autour de ce parallèle. »

Dira-t-on, après cette dernière citation, qu'on peut faire dire à Nostradamus tout ce qu'on veut? Quant à prétendre qu'il s'agit seulement de « coïncidence », c'est faire bon marché des rigueurs du calcul des proba-

bilités. Pour se convaincre du contraire, il suffirait d'essayer d'en faire autant...

Nous espérons que ces quelques exemples tirés d'un ouvrage paru en 1938 feront mieux comprendre la méthode de traduction que nous avons découverte. Les Allemands, s'ils n'en saisirent pas tous les fils, ne nous ménagèrent pas leurs sarcasmes après l'armistice de juin 1940, par la voix de Ferdonnet, de triste mémoire, à Radio-Stuttgart. Les Italiens, plus près de nous par leur culture et leur race, se contentèrent à la même époque de nous traiter de grand dilettante et Nostradamus de rêveur sans intérêt, dans une conférence entendue à Radio-Rome. Quant à Pierre Laval, qui prit l'initiative d'interdire notre livre, de le faire saisir dans toutes les librairies et d'en faire détruire la composition, est-il tombé sous le coup de la redoutable sentence du Mage dans son *Almanach* de 1567 : « *Si aucun se trouve tant effronté qu'il avance qu'il ne faut ajouter foi à mon écrit, l'on verra ce qui adviendra, et ceux qui cela proféreront, eux-mêmes seront compris à telles sinistres factions.* » ?

Etrange destin de l'histoire et de la prophétie...

D[r] de FONTBRUNE.

Théogrammes et Symboles

Si, comme je le pense, Dieu s'exprime aux hommes, c'est toujours par la voix muette des symboles.

Il semble bien qu'à de certains moments il atteste une activité consciente et identifiable, une intelligence proche de la nôtre, et qu'il s'exprime dans un langage particulier qu'avec un peu de sagacité nous pouvons comprendre. Ces cas sont rares. Mais ils méritent toute notre attention, et je vais essayer d'en analyser ici quelques-uns.

Déjà, il est assez curieux que l'esprit humain éprouve parfois le besoin de condenser en une figure, une phrase, un idéogramme, une création quelconque, l'expression d'une idée *qui lui reste étrangère et qu'il traduit sans la comprendre*. Car, si, parfois, il en saisit une partie, la plupart du temps il agit automatiquement, comme sous l'irrésistible impulsion de forces occultes, et il réalise ainsi des œuvres mystérieuses, rétentrices d'un suc caché, dont on ne découvre tout le sens qu'après un temps plus ou moins long. D'autres fois, avec la volonté d'établir une œuvre allégorique destinée à représenter une conception bien définie, l'artiste la réalise avec de tels moyens qu'elle représente en réalité une idée différente et parfois opposée, comme si à son insu et contre lui s'exerçait une clairvoyance inconnue d'un pouvoir dictatorial.

Je crois que l'on pourrait donner le nom de *théogrammes* (messages de Dieu) à ces cas inéludables où les réalisations ont évidemment dépassé les intentions de leurs créateurs, apportant des révélations ou des témoignages que l'avenir reconnaît, et attestant parfois le déterminisme de cet avenir-là.

Parmi ces sortes de symbôles, je citerai d'abord le cas si connu du signe du Poisson qui servait à l'origine de signe de ralliement aux premiers chrétiens. Cet usage résultait, paraît-il, d'une formule condensée du Credo, qui tenait lieu de mot de passe aux premiers

fidèles : « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur », qui se disait en grec ΙΗΣΟΥΣ ΧΡΙΣΤΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΣ ΣΟΤΕΡ. Car on remarqua que les premières lettres de chacun de ces mots formaient le mot ΙΧΘΥΣ, qui signifie *poisson.* En sorte que l'image d'un poisson, pour les premiers chrétiens, devint la traduction ésotérique de leur credo : *Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur.*

Cependant, nous avons aujourd'hui des raisons de douter que toute la substance de ce symbole se résume à cela. Ces raisons sont venues depuis que l'on sait qu'à l'époque de la naissance du Christ le point vernal [illegible]onstellation du Bélier pour entrer dans celle des Poissons. A cet instant, les signes du zodiaque se superposaient aux constellations de même nom, et c'est un phéonomène qui ne se produit que tous les 26.000 ans par la précession des équinoxes. Une ère nouvelle était née, pendant laquelle le point vernal allait traverser la constellation des Poissons, une ère dont nous voyons actuellement mourir les derniers siècles. Une étroite syntonie liait donc les choses du ciel à celles de la Terre. Mais les premiers chrétiens qui ornaient de poissons les parois des catacombes l'ignoraient assurément, bien que les travaux d'Hipparque fussent antérieurs à cette époque. Or, c'est dans cet aspect caché du symbole qu'en résidait sans doute la partie la plus substantielle, car c'est là que s'inscrivait la durée même de l'action temporelle de la foi naissante, l'indication des vingt-deux siècles que l'horloge cosmique attribuait à son expansion.

***

Dans un petit livre intitulé *Que nous réserve 1938?* (Plon, Paris, 1937), Dom Néroman s'exprime ainsi à la page 79 :

« Je voudrais enfin citer cette légende, importante au point de vue où nous nous sommes placés, concernant les rois d'Angleterre. Dans le passé, les Initiés ont souvent exprimé des prophéties par des moyens curieusement occultes, je veux dire apparents, crevant les yeux, mais

illisibles sans clé. Un de ces moyens consistait à confier le secret aux pierres des édifices; ainsi, à l'abbaye d'Orval, la salle d'honneur était aux proportions du nombre d'or : huit mètres de long sur cinq de large; le mur du grand côté portait seize écus, celui du petit côté en portait donc dix; on obtenait ainsi cinquante-deux écus, quatre fois treize, *destinés à recevoir les blasons des abbés successifs.* Un profane aurait pensé que, au cinquante-troisième abbé, on recommencerait une rangée ou continuerait dans une autre salle. Un initié traduisait : l'abbaye n'aura que cinquante-deux abbés... Et elle fut, en effet, détruite au cinquante-deuxième abbé, sous la Révolution.

« De même, il existe en Angleterre une abbaye dont l'architecte a prévu des niches pour les bustes des rois successifs; il n'en reste qu'une. Si l'architecte était un Initié (et il devait l'être, car les habitants connaissent la légende et affirment qu'il n'y aura plus de rois d'Angleterre quand il n'y aura plus de niches vacantes), s'il était, dis-je, un Initié, George VI n'aura pas de successeur, et cela jette tout de même quelque lumière sur les incertitudes des années proches. »

Bien que l'auteur n'indique point de quelle abbaye anglaise il est question dans son propos, bien qu'il ne cite point de référence quant à la disposition de cette « salle d'honneur » de l'abbaye d'Orval, d'autres faits du même ordre nous autorisent à accepter ces deux cas qui, assurément rares, ne sont point exceptionnels. Mais, à mon sens, c'est minimiser l'intérêt et l'importance de tels phénomènes que de les attribuer à l'intervention de prétendus « Initiés ». Il y a toujours eu, de tout temps et dans tous les milieux, des gens pour se croire particulièrement *initiés* à ceci ou à cela. Mais je ne pense pas que la preuve ait été jamais faite qu'on leur soit redevable de phénomènes de ce genre. Il est, certes, possible que, de la seconde moitié du XI[e] siècle où elle fut fondée, jusqu'à la fin du XVIII[e] où elle fut définitivement détruite — après avoir été incendiée en 1637 — l'abbaye d'Orval qui vit se succéder dans ses murs,

bénédictins, chanoines, bernardins, ait pu compter à quelque moment des initiés. C'est possible, pas davantage. Mais ce qui reste hautement improbable, c'est que l'un de ces initiés, ayant à établir les plans et dispositifs d'une salle d'honneur, ait prévu qu'à partir de Dom Constantin cinquante-deux abbés se succéderaient à l'administration de l'abbaye. L'étude de ces cas montre au contraire que le transmetteur d'un théogramme n'a nullement besoin de comprendre la valeur d'un message dont il est l'inconscient écho. Et c'est cela même qui donne à ces événements leur vertigineuse et mystérieuse essence.

***

Tout près de nous, en France même, existe la réplique contemporaine et sensationnelle de cette sorte de phénomène.

Lors de l'avènement de la Troisième République, un joaillier, dont j'ignore le nom, fut chargé d'établir le Grand Collier de l'Ordre de la Légion d'Honneur, destiné au chef de l'Etat.

Il faut savoir que la Légion d'Honneur, créée par Bonaparte, fut établie par un décret consulaire du 19 mai 1802, à l'inspiration des antiques légions romaines composées de *cohortes*. La Légion d'Honneur se composa donc, jusqu'au 19 juillet 1814 où son organisation fut remaniée, de seize cohortes comprenant chacune quatre centuries.

En souvenir de ces seize cohortes, le joaillier de la Troisième République orna de seize médaillons le Grand Collier de la Légion d'Honneur. Chacun de ces médaillons fut dès lors consacré, au fur et à mesure des élections présidentielles, à un des chefs successifs de l'Etat. On y grava le nom de l'élu et la date de l'élection. Le premier médaillon reçut ainsi le nom de Thiers, le second celui de Mac-Mahon, le troisième celui de Grévy, mais le quatrième également, car Grévy fut deux fois Président de la République. Le cinquième

fut consacré à Sadi Carnot, le sixième à Casimir Périer, le septième à Félix Faure. Emile Loubet eut le huitième médaillon et Armand Fallières le neuvième. Le dixième porta le nom d'Alexandre Millerand, le onzième celui de Raymond Poincaré, le douzième celui de Paul Deschanel, le treizième celui de Gaston Doumergue. Paul Doumer eut le quatorzième, et M. Albert Lebrun, deux fois élu comme Grévy, marqua de son nom les deux derniers médaillons du collier, le quinzième et le seizième. La série, dès lors, était close, et la Troisième République avait vécu.

Y a-t-il lieu de croire que le joaillier était un Initié (initié à quoi? initié par qui?), et qu'il avait parfaitement conscience que la Troisième République aurait compté quatorze présidents, dont deux seraient élus deux fois? Je ne le pense pas. Les seize médaillons correspondaient pour lui, tout ingénument, aux seize cohortes, de même que le poisson des premiers chrétiens n'exprimait pour eux qu'un pieux slogan : Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur. Les uns et les autres avaient conscience d'un symbole, mais ils ne comprirent point le théogramme. Pourquoi faudrait-il que l'architecte d'Orval, ou celui de l'abbaye anglaise, eussent été plus clairvoyants?

***

Mais l'Ordre de la Légion d'Honneur vient de nous ramener à Napoléon Bonaparte. Où trouver de plus curieux théogrammes que dans l'histoire de cet homme?

Napoléon Ier naquit à Ajaccio, le 5 février 1768, à l'instant où la ligne des nœuds lunaires, que les astrologues appellent le Dragon, se conjoignait au méridien du lieu, le nœud ascendant étant au méridien supérieur et le nœud descendant au méridien inférieur. Ses parents lui donnèrent le prénom de Napolione, qu'il allait franciser plus tard, et qui contenait déjà virtuellement la date de sa naissance qu'il allait essayer, pour des raisons politiques, de reculer d'un an et demi lorsque le moment arriva pour lui d'accéder au trône.

Mais une pièce authentique, qui a échappé par miracle à l'étouffement systématique de la vérité, atteste la véritable date de sa naissance, c'est son acte de mariage avec Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve d'Alexandre de Beauharnais, qu'il épousa le 9 mars 1796, tandis qu'il n'était encore que le général Bonaparte. Voici la copie in-extenso de cette pièce :

« Du dix-neuvième jour du mois de ventôse de l'an quatre de la république. Acte de mariage de Napolione Bonaparte, général en chef de l'armée de l'intérieur, âgé de vingt-huit ans, né à Ajaccio, département de la Corse, domicilié à Paris, rue d'Antin, fils de Charles Bonaparte, rentier, et de Letizia Ramolini;

« Et de Marie-Joseph-Rose Detascher, âgée de vingt-huit ans, née à l'île de la Martinique, dans les îles du Vent, domiciliée à Paris, rue Chantereine, fille de Joseph-Gaspard Detascher, capitaine de dragons, et de Rose-Claire Desvergers de Sanois, son épouse,

« Moi, Charles-Théodore-François Leclerq, officier public de l'état civil du deuxième arrondissement du canton de Paris, après avoir fait lecture, en présence des parties et témoins, 1°) de l'acte de naissance de Napolione Bonaparte, qui constate qu'il est né le cinq février mil sept cent soixante-huit, de légitime mariage, de Charles Bonaparte et de Letizia Ramolini; 2°) de l'acte de naissance de Marie-Joseph-Rose Detascher, qui constate qu'elle est née le vingt-trois juin mil sept cent soixante-sept, de légitime mariage, de Joseph-Gaspard Detascher et de Rose-Claire Desvergers de Sanois; vu l'extrait de décès d'Alexandre-François-Marie Beauharnais, qui constate qu'il est décédé le cinq thermidor an deux, marié à Marie-Joseph-Rose Detascher; vu l'extrait des publications dudit mariage, dûment affiché le temps prescrit par la loi, sans opposition; et après aussi que Napolione Bonaparte et Marie-Joseph-Rose Detascher ont eu déclaré à haute voix se prendre mutuellement pour époux, j'ai prononcé à haute voix que Napolione Bonaparte et Marie-Joseph-Rose Destacher sont

unis en mariage, et ce en présence des témoins majeurs ci-après nommés, savoir : Paul Barras, membre du directoire exécutif, domicilié palais du Luxembourg; Jean Lemarois, aide-de-camp capitaine, domicilié rue des Capucines; Jean-Lambert Talien, membre du corps législatif, domicilié à Chaillot; Etienne-Jacques-Jérôme Calmelet, homme de loi, domicilié rue de la Place-Vendôme, n° 207, qui tous ont signé avec les parties, et moi, après lecture. Signé au registre : M.-J.R. Tascher, Napolione Buonaparte, Tallien, P. Barras, J. Lemarois le Jeune, E. Calmelet, et Leclercq. »

Une erreur certaine entache cet acte : Joséphine de Beauharnais y est rajeunie de quatre ans. Car ce n'est pas le 23 juin 1767 qu'elle naquit à la Martinique, mais le 23 juin 1763. Voici, en effet, son acte de baptême, tel qu'il figure dans le registre authentique conservé aux archives du Ministère de la France d'outre-mer :

« Aujourd'hui, vingt-sept juillet 1763, j'ay baptisé une fille âgée de cinq semaines, née du légitime mariage de Messire Joseph-Gaspard de Tachers, chevalier seigneur de La Pagerie, lieutenant d'artillerie, réformé, — Et de Madame Marie-Rose des Vergers de Sanoix, ses père et mère, Elle a été nommée Marie, Josephe, Rose, par Messire Joseph des Vergers, chevalier, seigneur de Sanoix, Et par Madame Marie Françoise de la Chevallerie de Lapagerie, ses parein, Et mareine, soussignés. Signé : Tacher de Lapagerie, Des Vergers de Sanoix, La Chevallière de la Pagerie, et Frère Emmanuel capucin, curé. »

Comme Napoléon, par la suite, prétendit qu'il était né le 15 août 1769, on se fonda sur l'altération incontestable de la date de naissance de Joséphine dans l'acte présenté au mariage pour prétendre que, tandis qu'elle s'y était rajeunie, Bonaparte par galanterie s'était vieilli dans le sien.

Cette hypothèse ne résiste pas à l'examen, et je lui oppose d'abord deux arguments. Premièrement, si Bonaparte s'était vieilli, on ne voit pas pourquoi il aurait

changé, avec l'année de sa naissance, le mois et le jour. Cela faisait une complication absolument sans intérêt, et certainement fort difficile à réaliser pratiquement. Les annales humaines ne fournissent vraisemblablement aucun cas analogue. Joséphine, elle, en se rajeunissant de quatre ans, avait gardé sa date exacte de naissance du 23 juin, confirmée par de nombreux documents. Seul, le dernier chiffre du millésime avait dû être altéré. Le 5 février de Bonaparte ne s'expliquerait donc absolument pas s'il était né réellement le 15 août. Deuxièmement, non seulement le souci de galanterie que d'aucuns lui accordent est parfaitement gratuit, mais les faits infirment cette généreuse supposition. Le mariage devait avoir lieu à la mairie du 2e arrondissement, 3, rue d'Antin, le 9 mars à huit heures du soir. Joséphine, les témoins, l'officier de l'état civil, attendirent longuement dans l'impatience et l'anxiété Bonaparte en retard. *Il n'arriva qu'après dix heures*, en compagnie de son aide de camp Lemarois, sans même penser à s'excuser, après s'être fait attendre plus de deux heures. Comment concilier cette attitude avec le souci délicat de penser à se vieillir par égard pour sa fiancée plus âgée que lui?

Tout cela est de la fantaisie de thuriféraires, et la vérité est dans l'autre solution. J'ai démontré ailleurs (dans les numéros de septembre et d'octobre 1938 de la revue *Sous-le-Ciel*, puis dans mon livre *Pour comprendre et pratiquer l'Astrologie moderne*) que Napoléon était bien né le 5 février 1768 comme l'indiquait l'acte de naissance qu'il produisit lors de son mariage. Et nous allons voir, là aussi, l'intervention d'un mystérieux théogramme.

Napoléon était né Corse et Gênois, car c'est dans le second trimestre de l'année 1769 que la Corse fut occupée par les Français, et *c'est le* 15 *août de cette année-là* que la proclamation officielle en fut faite en France. L'intérêt de la nationalité française n'apparut à Napoléon qu'au moment du coup d'Etat du 18 Brumaire. La duchesse d'Abrantès nous apprend en effet dans ses

Mémoires que c'est le 19 Brumaire que la mère de Bonaparte, Letizia, répandit la version de la naissance du 15 août 1769. Mais Napoléon, tout en voulant paraître Français, montra par ses attitudes et ses propos combien, au fond, il l'était peu. Depuis l'école de Brienne où, vexé par ses condisciples, il répétait à Bourrienne : « Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai », jusqu'à son testament de Sainte-Hélène où il écrivit cette phrase qui est un aveu, cette phrase qu'aucun Français n'eût écrite et qui figure en lettres d'or à l'entrée de son tombeau des Invalides : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, parmi ce peuple français que j'ai tant aimé », ici et là, en des termes différents et d'apparence contradictoire, on voit que Bonaparte s'est toujours senti *étranger* à la France.

Mais venons-en au théogramme. De même qu'il imagina de naître le 15 août 1769 pour naître Français, de même il résolut de franciser son prénom. On a vu qu'il s'appelait en réalité Napolione. Il transforma ce mot en Napoléon. Et ce nouveau vocable qui, au contraire du précédent, commence et se termine par la même lettre, contient l'instant vrai de la naissance qu'il voulait cacher, et qu'à son insu il y inscrivait pour l'éternité.

N = nœud ascendant
a }
p } loin de
o }
l }
é } Lion
o }
N = nœud descendant

Nous avons vu qu'il naquit au moment où la ligne des nœuds lunaires se conjoignait au méridien, le nœud ascendant au méridien supérieur, le nœud descendant au méridien inférieur. Cette conjonction précise l'heure. Le jour est donné par la position du soleil sur l'écliptique, et cette position est indiquée par le reste du nom, *apo* signifiant *loin de*, et *leo* signifiant *Lion*. Le jour,

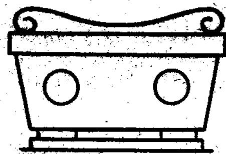
c'est donc celui où le Soleil est loin du Lion. Or, le Soleil est au plus loin du Lion lorsqu'il se trouve au milieu du du Verseau, et cette position correspond exactement au 5 février.

Donc, Bonaparte, en adoptant le nom de Napoléon, assurait malgré lui l'attestation de sa vraie date de naissance et transmettait un théogramme qui le trahissait. Il était fort loin de s'en douter, lui qui voulait au contraire anéantir toute trace de la vérité, et qui, possédant une améthyste gravée de son portrait en haut relief, l'avait offerte à Marie Walewska pour se débarrasser d'un témoin gênant, l'améthyste étant la pierre de ceux qui sont nés en février... On voit que, pas plus que le joaillier de la Présidence ou l'architecte d'Orval, Napoléon ne nous a laissé de témoignage d'*initiation.*

On peut donc croire que tous ces N dont il illustra nos ponts et nos monuments expriment surtout les nœuds lunaires qui marquèrent sa naissance et son destin. Un autre théogramme y convie. On sait que la ligne des nœuds, ou dragon, est représentée par un idéogramme conventionnel ☊. Si l'on imagine cette figure réalisée en une matière plastique, et renversée sur un plan, la simple loi de la pesanteur rabattrait les deux branches jusqu'à leur rencontre avec le plan de soutien. Or, ce dispositif est précisément l'ornement du couvercle du tombeau des Invalides, et, ce qui souligne son sens caché, c'est qu'*il y est orienté dans le sens même du méridien.*







Quand on pense que ce tombeau est la réalisation d'un projet primé parmi plusieurs autres, — car un concours avait été institué à cet effet, — quand on pense que son auteur ignorait certainement le rôle du Dragon à la naissance de Napoléon, on s'aperçoit qu'au-

cune initiation n'est nécessaire pour la transmission d'un théogramme et, par conséquent, que la présence de Dieu est bien difficile à éluder!

*
**

Mais trouve-t-on, en général, le caractère d'un message divin dans les allégories et les symboles communément imaginés par les hommes? L'étude de cette question conduit à des constatations curieuses.

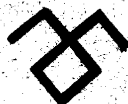
Depuis l'antiquité la plus reculée, la justice humaine se représente elle-même aux yeux des justiciables par le symbole d'une balance et de ses plateaux. Ou cela ne voudrait rien dire, ou bien ces deux plateaux représentent le juste et l'injuste, le licite et l'illicite, la vertu et le crime, et, en dernière analyse, le bien et le mal. Or, la Justice humaine qui rend ses jugements à colin-maillard, qui confond avec une désarmante candeur l'innocent et le coupable, la Justice humaine atteste sans malice par les deux plateaux immuablement égaux de sa balance qu'elle ne fait et ne saurait faire aucune différence entre le criminel et le malchanceux, entre le pervers et le naïf, entre le trompeur et le trompé. Avec une majestueuse indifférence et une sereine équanimité, elle applique aux uns et aux autres les mêmes lois dont ses codes sont bourrés, condamnant Socrate à la ciguë, Jésus à la croix, Jeanne d'Arc au bûcher, avec la même inconscience tranquille qu'elle envoie pêle-mêle à la guillotine André Chénier et Landru, Lesurques et le docteur Petiot. Rien ne peut ébranler l'imperturbable fléau de sa balance, insensible à tous les poids vrais ou faux, ni l'équilibre pétrifié de ses plateaux symétriques où souvent le sang qui dégoutte des mains de l'assassin semble compenser celui qui coule du flanc de la victime...

Et n'est-il pas infiniment étrange que ce symbole, choisi pour susciter la confiance et porter l'apaisement, révèle au contraire si ironiquement toutes les raisons que l'on peut avoir devant cet appareil, de craindre et d'être circonspect?

Examinons encore deux cas qui se sont présentés pendant l'occupation allemande. Un des organismes qui furent fondés à cette époque avait voulu prendre pour symbole le signe du Bélier, qui est le signe dynamique cardinal du Zodiaque puisqu'il est à la fois le trône de Mars et le lieu d'exaltation du Soleil. Ce signe est conventionnellement représenté par l'idéogramme ci-contre

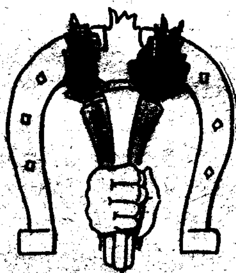


Or, les dirigeants de l'organisme dont il s'agit, entendant sans doute sacrifier au goût angulaire de la décoration germanique, crurent pouvoir conserver le caractère du signe tout en transformant sa graphie. Et ils adoptèrent ce dessin nouveau qui, en fait de Bélier, représente plutôt une manière de corbeau aux ailes cassées...



Il n'était peut-être pas nécessaire d'être un occultiste de haut mérite pour présager qu'un volatile aussi mal emplumé ne volerait pas loin. Mais on peut se demander si ce symbole inopérant n'a pas été imposé aux fondateurs de l'organisation précisément parce que celle-ci n'était pas viable, et peut-être pour l'attester dès l'origine aux esprits clairvoyants?

L'autre cas paraît plus explicite encore. Il s'agit d'une manière de ligue ou d'association de caractère politique qui fut fondée à la même époque et qui utilisa, pour rallier des adhérents, de grandes affiches illustrées. Sur ces affiches se voyait un dessin allégorique que je reproduis ici de mémoire. Une main y tenait trois flambeaux allumés dont les flammes, de couleurs différentes, représentaient les trois couleurs du drapeau. Selon la disposition des trois flambeaux assemblés dans la main fermée, le flambeau central se trouvait en avant, et la flamme blanche, par conséquent, aurait dû empiéter sur les deux autres et occuper le maximum de surface.



La géométrie, la perspective, la raison l'imposaient inéluctablement. Mais pour des motifs de propagande, l'inspirateur du dessin, abusé peut-être par les forces divines, décida que la préséance devait être accordée à la flamme rouge contre toute logique, et crut peut-être qu'il lui était loisible de contrecarrer ainsi les lois les plus fondamentales. Telle est, en effet, l'image qui fut collée sur les murs. Par surcroît, ce triple flambeau fut encadré par un fer à cheval où le créateur imagina probablement de voir un talisman porte-bonheur. Mais comment ne pas reconnaître au contraire que ce fer à cheval ne pouvait exprimer que la domination de l'occupant, le sabot du cheval de l'invasion, révélant ainsi la précarité de toute l'allégorie, et soulignant d'une manière explicite l'erreur essentielle des flambeaux désaccordés?

Ces exemples ne montrent-ils pas jusqu'à l'évidence que les réalisations symboliques ne sont pas de simples jeux humains sans conséquence, mais qu'ils semblent au contraire un langage commun à notre domaine temporel et à cet autre domaine dont nous ne savons presque rien, mais dont l'existence concomitante s'impose. Ne montrent-ils pas que l'architecture d'un symbole ne saurait s'affranchir sans risque de certaines règles et de certains canons? Ne sont-ils pas, en quelque sorte, comme la conque marine, bruissante du murmure capté des flots, et sur laquelle, en plaçant une oreille attentive, nous pouvons espérer d'entendre la voix mystérieuse de l'Infini?

Gilbert de CHAMBERTRAND.

La promesse du Major

(*suite*)

Nous restâmes couchés près du délicieux torrent pendant quelques heures, chacun fouillant dans sa mémoire pour y découvrir quelque histoire à moitié oubliée du surnaturel, de quelque gnome, fantôme ou fée, racontée peut-être par une vieille nourrice aux heureux jours de l'enfance. La seule histoire dont je me souvienne est très brève et fut racontée par Cameron en réponse à une question relative à sa première expérience de cette faculté de seconde vue.

« — Je me souviens bien de cette première expérience, dit-il, j'étais un petit garçon de six ou sept ans et un soir mon père et moi étant en promenade, nous étions en train de regarder les pêcheurs de notre petit village, qui poussaient leurs bateaux pour partir faire leur besogne de la nuit. Parmi eux se trouvaient deux beaux gars, Alec et Donald, qui étaient particulièrement mes préférés et avaient fréquemment l'habitude d'apporter des poissons étranges pour montrer au petit « laird » (comme ils m'appelaient) et même j'étais sorti une fois dans leur bateau. J'agitai donc la main dans leur direction quand ils firent voile et ensuite nous continuâmes notre course, escaladant les falaises pour que nous puissions voir les bateaux très loin dans la mer.

« Nous étions presque arrivés à la maison quand, en tournant un angle d'un des murs du vieux château gris, je fus très surpris de voir Alec et Donald appuyés contre lui. Je fus sur le point de leur parler, lorsque, subitement,

mon père serra plus fort ma main qu'il tenait, ce qui me fit lever les yeux vers son visage, et l'expression sévère et crispée que j'y vis détourna un instant mon attention des jeunes gens, mais je remarquai qu'ils ne nous saluaient pas comme d'habitude; en fait, ils semblaient ne pas nous voir du tout.

« — Père, demandai-je, que peuvent bien faire ici Alec et Donald?

« Il abaissa les yeux vers moi avec une profonde compassion et dit :

« — Les as-tu donc vus aussi? Oh! mon enfant, mon enfant!

« Après cela il ne fit plus attention à mes questions et ne parla plus jusqu'à ce que nous fûssions chez nous. Il se retira dans sa chambre, tandis que je courus vers la baie pour voir pourquoi mes jeunes amis étaient revenus dans leur bateau. Mais, à mon étonnement, il n'y avait pas là de bateau, et une vieille femme qui était assise à sa porte tout près pendant tout ce temps, en train de filer, m'assura que, certainement, il n'y en avait pas eu depuis que toute la flotte avait mis à la voile deux heures avant. J'étais interloqué, mais je ne doutais pas du tout que, d'une manière ou d'une autre, mes amis avaient été là en chair et en os. Même la violente tempête qui me réveilla dans la nuit ne m'éclaira pas et ce ne fut que lorsque je vis, le matin de bonne heure, des hommes, portant avec respect deux corps dans la maison où Alec et Donald avaient vécu, que j'eus une idée de la signification véritable de ce que j'avais vu. »

Le temps passa ainsi, jusqu'à ce que les rayons obliques du soleil nous avertirent que nous devions penser à retourner au bateau. Nous n'avions pas à aller loin, car la colline au pied de laquelle nous devions nous rencontrer était en pleine vue et nous n'avions qu'à traverser un bois qui longeait sa base. A ce moment nous avions retrouvé un peu notre diapason normal et nous étions en train de rire et de bavarder, en nous demandant où nous trouverions le Major et en nous figurant

quelle histoire fantastique nous aurions à lui raconter. Beauchamp, qui était en tête, s'écria :

— Voici enfin la fin du bois!

Tout à coup son chien, qui était parti en avant à vagabonder, revint en courant et se blottit parmi nous avec tous les signes d'une terreur excessive. Nous n'avions pas le temps de nous étonner de sa conduite anormale, quand, de nouveau, résonna au milieu de nous ce même sonore et solennel coup de cloche, exactement comme auparavant, et, de nouveau, le chien tremblant leva la tête pour hurler.

— Ha, s'écria Cameron, en se tournant vers Granville; un écho? de la ventriloquie? une barre de fer? une charge de mousqueterie? quelle hypothèse préfères-tu maintenant?

Et, quand sa voix se tut, le glas terrestre tant redouté se déchaîna de nouveau. D'un commun accord nous bondîmes vers l'espace découvert au delà du bois, mais, avant d'avoir pu l'atteindre, la cloche spectrale résonna encore une fois à nos oreilles même, presque au centre de notre cerveau, semblait-il, parmi les hurlements désespérés du chien. Nous nous précipitâmes en grand désordre dans la vaste prairie qui descendait en pente vers la rivière et ce fut avec une impression de soulagement inexprimable que nous vîmes notre bateau, déjà au mouillage, et, attendant pour nous recevoir, le Major, à quelque distance en avant de nous, se hâtant vers lui en boitant.

— Major! Major! criâmes-nous.

Mais il ne tourna pas la tête, malgré l'acuité habituelle de son ouïe. Il ne fit que se dépêcher vers le bateau, de sorte que nous nous mîmes tous à sa poursuite, en courant aussi vite que nous le pûmes. A notre surprise le chien, au lieu de nous accompagner, poussa encore un seul lugubre cri et se précipita en arrière pour rentrer dans le bois hanté. Mais personne ne songea à le suivre, car notre attention était fixée sur le Major. Malgré la vitesse de notre course, nous fûmes

incapables de le rejoindre et nous étions encore éloignés d'une quinzaine de mètres environ du bateau, lorsqu'il se hâta le long de la planche que le batelier venait de placer en guise de passerelle. Il descendit l'escalier, toujours avec le même rythme précipité, et nous courûmes derrière lui, mais, à notre surprise intense, nous fûmes incapables de le trouver nulle part. La porte de sa cabine était largement ouverte, mais celle-ci était vide. Et, bien que nous fouillâmes tout le chaland, il fut impossible de trouver aucune trace de lui.

— Par exemple, s'écria Granville, voilà le tour le plus étrange de tous.

Cameron et moi échangeâmes un regard, mais Granville, qui ne nous avait pas observés, se précipita sur le pont et demanda au batelier en chef où se trouvait le Major.

— Sahib, répondit l'homme, je ne l'ai plus vu depuis qu'il est parti avec vous autres ce matin.

— Comment, que veux-tu dire? rugit Granville, il est monté à bord de ce chaland à peine une minute avant nous et je t'ai vu poser de tes propres mains cette planche pour lui permettre de traverser!

— Monsieur, répondit l'homme en exprimant l'étonnement le plus vif, tu fais certainement erreur; tu étais la première personne à monter à bord et j'ai posé la planche parce que je vous ai vus venir. Quand au Major, Sahib, je n'ai pas posé les yeux sur lui depuis ce matin.

Nous ne pouvions que nous regarder mutuellement avec une morne stupéfaction, non exempte de frayeur, et j'entendis Cameron murmurer, comme s'il se parlait à lui-même :

— Il est donc vraiment mort, ainsi que je le craignais, et la vision le concernait, après tout.

— Il y a quelque chose de très étrange en tout cela, dit Beauchamp, quelque chose que je ne peux pas comprendre du tout. Mais une chose est claire : nous devons

immédiatement retourner à l'endroit où nous avons quitté le Major ce matin et le chercher. Quelque accident peut s'être produit.

Nous expliquâmes au batelier en chef où nous nous étions séparés du Major, et nous vîmes qu'il partagea immédiatement nos pires appréhensions.

— C'est un endroit très dangereux, Sahib, dit-il, il y a eu là autrefois un village et il s'y trouve encore deux ou trois puits profonds dont l'ouverture est entièrement recouverte par des buissons et des herbes. Le Major, Sahib, ayant la vue très courte, tomberait facilement dans l'un d'eux.

Ce renseignement accrut naturellement nos appréhensions dix fois plus et nous ne perdîmes pas de temps à nous mettre en route, en emmenant avec nous trois des bateliers et un rouleau d'épaisse corde. Comme on pourra se le figurer, ce ne fut pas sans un frisson que nous plongeâmes de nouveau dans ce bois où nous avions entendu ces bruits mystérieux qui, nous avions à présent tant de raisons pour le redouter, avaient pu avoir pour but, de quelque manière inexplicable, de nous servir d'avertissement pour une calamité qui allait se produire, ou peut-être se produisait à ce moment même. Mais la conversation se porta principalement sur le dernier miracle : l'apparition et la disparition de ce que nous ne pouvions pas nous empêcher d'appeler le fantôme du Major.

Nous comparâmes soigneusement nos impressions et nous nous assurâmes sans l'ombre d'un doute que tous les cinq l'avaient nettement vu. Nous avions tous remarqué ses manières agitées; nous avions tous observé que, tout en portant encore ses bottes à revers, il n'avait pas de chapeau sur sa tête et ne portait plus son fusil. Nous l'avions tous vu descendre l'escalier à bord du bateau et nous étions tous sûrs qu'il lui aurait été impossible, s'il avait été un homme en chair et en os, de nous échapper à notre insu. Malgré tout le scepticisme montré par quelques-uns d'entre nous quant aux

événements surnaturels, je pense que personne de nous ne caressait plus l'espoir de le retrouver vivant. Et peut-être cela ne nuira pas à notre réputation de soldats courageux, si je confesse que nous nous tenions très près les uns des autres en revenant sur nos pas à travers ces bois et que nous nous arrêtions, déchargions nos fusils en criant tous ensemble, de manière que le Major, s'il gisait blessé quelque part dans le voisinage, pût être averti de notre approche.

Cependant, nous ne rencontrâmes rien d'anormal sur notre chemin et retrouvâmes sans difficulté l'endroit où nous avions traversé le fossé, ainsi que l'arbre sous lequel nous avions laissé le Major. A partir de cet endroit les bateliers découvrirent facilement l'empreinte de ses pas pendant une centaine de mètres, jusqu'à ce que l'un d'eux qui courait en avant ramassa le chapeau et le fusil du manquant.

— Justement les objets qu'il ne portait pas quand nous l'avons vu tout à l'heure, me souffla Cameron.

Nous étions maintenant persuadés que quelque terrible accident s'était produit, probablement tout près de l'endroit où nous nous tenions et, d'ailleurs, les indigènes nous montraient, seulement à quelques mètres plus loin, l'ouverture cachée d'un de ces vieux puits contre lesquels ils nous avaient mis en garde. Hélas! sur la margelle on voyait les marques, auxquelles on ne pouvait pas se méprendre, de pieds qui avaient glissé. D'après l'obscure profondeur dans laquelle nous regardâmes, nous ne pouvions guère douter que notre pauvre ami avait dû se blesser mortellement dans sa chute, et peut-être même s'être tué sur le coup.

Le soleil se couchait déjà et la nuit descend si rapidement sous les tropiques que nous n'avions que peu de temps à perdre. Donc, ne recevant aucune réponse à nos cris, nous passâmes en hâte notre corde autour de la branche d'un arbre qui se penchait sur l'ouverture du puits et, par ce moyen, un des bateliers descendit. Bientôt, d'une profondeur immense, monta un appel.

L'homme avait atteint le fond et avait découvert un corps, mais n'était pas capable de dire si c'était celui du Major ou non. Nous lui donnâmes l'ordre de l'attacher à la corde et, le cœur battant très fort, le hissâmes à la surface du sol.

Jamais je n'oublierai l'effroyable spectacle qui frappa nos yeux dans la lumière qui s'éteignit rapidement. Le cadavre était en effet celui du Major, mais ce ne fut que par ses vêtements et ses bottes à revers que nous pûmes l'identifier. Il avait à peine conservé quelque apparence humaine. La figure était enflée et écrasée au delà de toute connaissance, ainsi que Cameron l'avait vue dans sa vision. La mort avait dû être instantanée, car, évidemment, en tombant dans le puits, sa tête avait dû frapper plus d'une fois les aspérités inégales du rocher, que nous pouvions percevoir en regardant en bas. Chose horrible à raconter, entortillé dans la corde qu'on avait attachée en hâte autour du cadavre, se trouvait aussi le corps déchiqueté, mais encore chaud et palpitant, du chien de Beauchamp, qui s'était précipité comme un fou dans la jungle seulement une heure avant! Malades d'horreur, nous tressâmes un grossier brancard de branches, y déposâmes les restes du Major en détournant les yeux et les rapportâmes en silence au bateau.

C'est ainsi que se termine ma terrible histoire, et peu s'étonneront qu'un effet durable fût produit sur la vie de chacun des témoins. Depuis, j'ai pris une grande part à la lutte sur plus d'un champ de bataille et j'ai affronté la mort avec assez de calme sous ses formes les plus effrayantes, car, lorsqu'on est familiarisé avec elle, on la méprise. Mais il y a encore des moments où cette cloche supraterrestre, cette apparition spectrale, ce cadavre effrayant se présentent une fois de plus à mon esprit. Une terrible frayeur s'empare de moi et je crains d'être seul.

Je dois mentionner encore un fait afin que mon récit soit complet. Quand, le lendemain soir, nous arrivâmes

à destination et que notre compte rendu mélancolique eut été noté par les autorités intéressées, Cameron et moi sortîmes en vue d'une promenade dans le calme, pour essayer, par l'influence pacifiante de la nature, de nous débarrasser un peu de la tristesse qui paralysait notre esprit. Tout à coup il me saisit par le bras, et, montrant quelque chose à travers une grossière clôture, dit d'une voix tremblante :

— Oui, le voilà! c'est le cimetière que j'ai vu hier.

Et quand, plus tard, nous fûmes présentés au chapelain du poste, je remarquai, bien que mes amis ne vissent rien, le frisson, impossible à réprimer, avec lequel Cameron lui prit la main, et je sus qu'il avait reconnu le prêtre de sa vision.

***

Telle est l'histoire de mon arrière-grand-père. Quant à faire de son côté occulte une analyse raisonnée, je crois que la vision de Cameron a été purement un cas de seconde vue. S'il en est ainsi, le fait que les deux hommes qui se trouvaient évidemment le plus près de lui — un, peut-être les deux, le *touchant* même — y participèrent d'une manière limitée, se bornant à entendre la salve de la fin, tandis que les autres qui se trouvaient moins près ne l'entendirent pas, montrerait que l'intensité avec laquelle la vision se gravait sur le voyant provoqua un trouble dans son aura, se communiquant à celle de chaque personne se trouvant en contact avec lui, comme dans la transmission de pensée ordinaire.

Les coups de cloche semblent avoir été une manifestation extrêmement puissante, probablement produite par le défunt Major, comme un essai pour informer ses amis de l'accident qui lui était arrivé. Il arrive fréquemment qu'une personne morte, peu accoutumée à son nouvel entourage et peu familiarisée avec les méthodes pour manipuler les forces super-physiques, se précipite inconsidérément à droite et à gauche dans ses efforts

désespérés pour communiquer d'une manière quelconque avec le monde qu'elle a quitté, et, ce faisant, produit des résultats aussi inattendus pour elle-même que pour ses amis terrestres. Je n'ai pas connaissance d'un autre exemple où ils auraient pris exactement cette forme, mai j'ai entendu parler d'autres aussi formidables. Je suis donc d'accord avec Granville pour tenir le Major responsable de ce signal fatidique, sans savoir exactement comment il l'a produit.

D'après ce que nous avons entendu dire de l'extrême ponctualité du Major, il est probable que l'idée de tenir sa promesse pour atteindre le bateau à l'heure fixée puisse avoir été au premier plan dans son esprit, juste avant sa mort, et la prédominance de cette idée peut suffire à expliquer l'apparition. Le fait que tous les officiers l'ont vue et que les bateliers ne la virent point, peut être attribué à l'excitation intense dans laquelle se trouvaient les premiers, en plus du fait que, ayant été ses compagnons constants, ils étaient davantage en rapport avec le défunt. Le chien, ainsi que cela arrive souvent, comprit la nature de l'apparition plus tôt que les hommes. Mais peut-être que le point le plus extraordinaire de toute l'histoire est la découverte de son corps avec celui du Major. Je ne peux que supposer que, par un effort additionnel pour orienter l'attention de ses amis dans la bonne direction, le Major avait attiré le chien vers le lieu de l'accident, sans avoir pu les attirer, eux. Incapable de s'arrêter dans sa course folle, le chien rencontra sa mort comme cela s'est produit. Mais ce n'est là qu'une supposition de ma part (1).

C.W. LEADBEATER.

(1) Cette histoire est tirée d'un recueil de nouvelles paru en anglais sous le titre de *The Perfume of Egypt*.

Le Directeur-Gérant : H. MESLIN DE CAMPIGNY.

L'EMANCIPATRICE, 3, r. de Pondichery (15e). - 12451-748. - Dépôt légal n° 158

OURANOS

LES DIRECTIONS HORAIRES

Nouveau système de Directions, déjà éprouvé, permettant la prévision des événements principaux de l'existence.

De nombreuses illustrations et tables facilitent le travail de l'astrologue

Prix. . . . . **150 francs**